



L'EXPRESSION LIBRE

par Jacqueline BERTRAND

J'ai suivi le débat qui paraissait opposer J. Vial (Education/18 juin) défenseur de l'expression orale et G. Gros (L'Éducateur n° 4) qui, lui, semblait se faire le champion de l'expression libre écrite.

Ne s'agit-il pas d'un faux débat ? Ne nous perdons-nous pas, trop souvent, dans de stériles discussions — spéculatives — intellectuelles à seule portée d'adultes ?

Ne pourrions-nous pas oublier nos références, nos « structures », nos conditionnements, nos « premièrement » et nos « deuxièmement », ne pourrions-nous pas nous dégager de tous nos fatras de mots, de pensées, de connaissances, d'orientation (c'est le dernier né) et nous remettre tout bonnement, tout bêtement, à cheminer à côté de l'enfant, à partager ses tâtonnements, ses réussites, ses joies, ses peines, et être comme l'a été toute sa vie Freinet, des passionnés de l'enfant.

L'enfant est un vivant, seulement vivant, et la seule liberté dont nous devrions parler, c'est celle qui laisserait à cet enfant la possibilité d'être vivant, à cet adolescent, le choix de rester vivant.

Un vivant, ça a des yeux, des oreilles, des mains, une bouche, un corps, un sexe — oui aussi.

Un vivant, ça bouge, ça rit, ça crie, ça chante, ça pleure, ça aime.

Curieuse époque que la nôtre qui, désespérément, cherche de nouvelles structures, de nouvelles formules de vie, qui désespérément essaie d'établir la communication entre les hommes et qui fait de ses enfants des vivants dépossédés, privés d'yeux et d'oreilles et de corps.

*Elle est allée à son mariage ; elle a emmené ses enfants, son chat, son chien.
Mais au mariage, il n'y avait pas le mari.
Elle est rentrée à la maison avec ses enfants, son chat, son chien.*

Curieuses rentrées, que nos dernières rentrées avec ces petits écoliers de six ans déjà indifférents, insensibles, infirmes, nourris entre un frigo et une télé et qu'on dépose comme un paquet à l'école-débarras, déjà fatigués, déjà vieillissés avant d'avoir commencé à vivre.

Et comment ferions-nous pour redonner la vie à ces enfants privés de racines, désertés de leur enfance, comment ferions-nous, si nous ne pensions pas comme Freinet, que le plus important dans la vie — c'est la vie — seulement la vie — toute nue — toute crue — privée des oripeaux dont nous la travestissons.

Apprendre ? Non, vivre — Apprendre à lire, à parler, à écrire, à chanter, à bouger, à dessiner ? Non, seulement parler, chanter, bouger, lire, écrire, danser, dessiner — à même l'instant — à même la seule vie de tous les jours !

A force de parler, de chanter, de bouger, de lire, d'écrire, de dessiner — savoir que l'on existe, savoir que l'on est à la fois soi et les autres — savoir que l'on aime — que l'on crie — que l'on chante — que l'on pleure — que l'on rit. Savoir que l'on est vivant !

EXPRESSION LIBRE

ORALE ?

EXPRESSION LIBRE

ECRITE ?

Pourquoi y aurait-il un choix ? Pourquoi un cloisonnement ?

Les sons, les couleurs, les mots, les gestes, les voix, les silences, les cris, les murmures, tout est là à portée de la main — au choix, en libre service.

C'est à nous, maîtres-magasiniers, d'alimenter les rayons, de renouveler les stocks, d'enrichir les éta-

lages, de donner l'éclairage, d'assurer la chaleur pour que chacun puisse choisir et se servir.

C'est à nous, magiciens de l'impalpable, d'assurer ces passages continus, ces courants souterrains, cette osmose secrète, qui établira dans la classe une respiration régulière, équilibrée, chaleureuse, généreuse.

Je pense à l'article de ce jeune collègue Fournier, à son appel à l'aide : « Comment arriver à donner à mes élèves de C.E.T. une pensée authentique, personnelle ? »

C'est là, je pense, qu'apparaît toute la force de l'association : expression libre écrite — expression libre orale — non point séparées mais alliées. Il faut établir un climat de dialogue permanent dans la classe : d'élèves à maîtres, mais surtout d'élèves à élèves. Je pense qu'après la lecture d'un texte, chacun doit pouvoir poser des questions : « Pourquoi as-tu écrit ce texte ? — qu'est-ce que tu veux nous faire comprendre ou nous faire sentir ? — explique-nous ton idée », etc. L'auteur répond, précise, complète.

Lorsque ce courant — échange — confiance — dialogue — circulera librement dans la classe — et j'estime que le maître comme les autres doit donner (non pas imposer) son point de vue (ce n'est pas un fantôme) alors je pense inévitablement que l'enfant s'apercevra vite qu'écrire un texte c'est être au milieu et non en dehors, c'est non seulement raconter ou décrire, mais c'est sentir quelque chose, c'est avoir des yeux, des oreilles, une bouche, c'est vivre et essayer de faire partager ce moment-vie aux autres.

C'est à ce moment-là, qu'aidé, provoqué, stimulé par le dialogue oral permanent, c'est à ce moment-là, que, soutenu par l'expression orale communautaire de la classe, l'enfant

deviendra attentif à son propre silence intérieur ; il se mettra à l'écoute de tous les souffles, de tous les impalpables qui cernaient sa pensée ; il l'en dégagera, la rendra vivante ; il deviendra créateur de son texte libre écrit.

L'expression libre écrite c'est au fond la recherche de cette fascination du silence, dont parle Le Clézio, et qui lui a seulement été révélée par les Indiens.

Ce silence, traduit par le mot essentiel bouleversant, parce qu'il est la musique exacte, le son juste, peut-être en aurez-vous la révélation brutale par la recherche pure de l'enfant, sans mélange, sans compromis et qui parfois s'étale, éclate brusquement sur sa page d'étoiler :

- L'amour, c'est bleu ciel
Martine - 10 ans

- J'ai perdu tant d'amour pour retrouver mon enfance
Lydia - 11 ans

- Je ne veux pas mourir, la vie est trop belle
Caroline - 8 ans

- C'est triste de ne plus avoir de souvenirs
Patricia - 11 ans

- Il a fait la terre tout seul
Si la bombe explose
Tout sera détruit
Il devra tout recommencer.
Josiane - 12 ans

Je repense aux textes libres, je ne dirai pas scabreux, mais déroutants qui ont provoqué l'article de Jean Vial.

Je suis d'accord avec lui pour dire que l'expression libre orale seule est psychologiquement libératrice. C'est là encore qu'elle doit apporter



*Ils sont contents d'être tous les deux. Ils se sont trouvés.
Ils se sont cherchés longtemps dans les rues.
Ils se sont trouvés dans la même maison.
Ils sont amoureux.*

toute son aide, son pouvoir libérateur propre, non pas remplacer l'expression écrite, mais l'aider — la soutenir.

Dans la vie de tous les jours, elle crée la communauté dans la classe, chacun devient attentif aux pensées de son voisin, à son mode de vie, à ses peines, à ses joies.

Elle permet à chacun d'ouvrir une porte de secours sur ses propres angoisses. Parler de ce qui inquiète, c'est déjà ne plus être inquiet, Savoir qu'on peut tout dire dans la classe, qu'on sera non seulement compris, aidé, mais surtout accueilli cela déjà annule toutes les situations inquiétantes.

Aucun texte libre ne peut être interdit, mais aucun des textes « inhabituels » ne peut glisser dans le silence.

Lorsque le courant-échange circule librement dans la classe, les questions se posent d'elles-mêmes. Si le courant est bloqué, c'est au maître de désamorcer la situation explosive en la normalisant, en provoquant les questions : « Y a-t-il des pensées qui nous échappent ? Tout ce qu'on écrit est-il vrai ? Ne peut-on pas imaginer ? N'a-t-on pas tous une partie qu'on ne montre pas comme dans les rêves ? Est-on conscient de tout ? »

C'est la parole seule, ici je suis d'accord avec J. Vial, qui est salvatrice, qui sécurise, qui rééquilibre, qui clarifie.

Et la part du maître dans cette expression libre orale, soit qu'il la provoque, la fasse naître, soit qu'il participe directement, cette part ne peut être esquivée sous prétexte de fausses libertés. Il ne s'agirait alors que de démission.



*La fille qui se promène, rencontre un garçon
qui amène un cheval dans l'herbe. La fille chante.
Elle chante l'herbe. Le cheval comprend les mots.
Il chante lui aussi.*

DEPASSEE

LA PEDAGOGIE FREINET ?

C'est ce que pense la « pointe avancée » de nos jeunes, peut-être... Alors, dites-moi où nos enfants iront-ils crier leurs joies et leurs peines, où iront-ils chanter et danser et couvrir les murs de couleurs, où sauront-ils qu'ils aiment et qu'ils vivent, où, ailleurs que dans nos classes Freinet ?

Où ? donnez-moi un seul endroit !

DEPASSEE

LA PEDAGOGIE FREINET ?

Comment vivrais-je tous les jours avec mes enfants de six ans, comment ferais-je pour les écouter, les comprendre, les suivre, pour retrouver, malgré le béton, l'essence, le bruit, la télé, les marteaux-piqueurs, la pensée inimitable de l'enfant, seconde à seconde, dans un monde qui n'est que le sien ?

Comment ferais-je si je ne possédais

pas le seul point de départ de Freinet pour sa méthode naturelle d'apprentissage de la vie :

— l'expression libre - parlée - racontée - dessinée,

— la feuille blanche inlassablement remplie, où à la pointe du bic se délivre le vrai monde de l'enfant éclatant, caché, insoupçonné.

— Non pas avorté comme pensent certains de nos camarades, non pas bâclé, expédié, débarrassé. La mode actuelle pour faire « vrai » est paraît-il l'imparfait, l'inachevé, le maladroit.



*Un garçon a tué un oiseau. Elle pleure.
Elle l'enterre avec beaucoup de fleurs. Elle s'est
assise dans les tulipes pour se consoler.*

L'enfant qui « parle » tous les instants de sa vie, qui dessine son monde, ne le fait pas à toute vitesse. Son trait est parfait et sa pensée réalisée — exprimée.

« C'est ce qui est vu en vérité », dit Valérie (7 ans) lorsque je lui demande ce qu'elle dessine. Elle l'a écrit en grand au bas de la page.

Dépassée la pédagogie Freinet ?

Comment ferais-je alors pour ne pas les écouter, en 1/2 heure, étaler pour moi en vrac, tous leurs chemins inexplorés :

- La fleur-cloche : elle sonne pour réveiller les autres fleurs.
Les autres fleurs ça les énerve.

Julien

- Dans la ville une dame fait des crêpes, il y a la fête dans la rue.

Chantal

- Autour du château, ils voient des choses qu'ils n'ont jamais vues : des triangles, des étoiles, des ronds dessinés dans l'herbe.

Ça leur fait peur. *Agnès*

- Les fées, elles prennent ce qui arrive. Avec la baguette, elles appellent les nuages. Elles font la pluie.

C'est pour ça qu'elles sont des fées.

Christine

- Toutes les trois elles dansent.

Il y en a une qui voudrait avoir un bébé. Mais sa grande sœur lui dit « tu es trop petite ».

Le soir en regardant le feuilleton à la télé, la petite, elle ne peut rien manger, elle pense au bébé.

Valérie

